

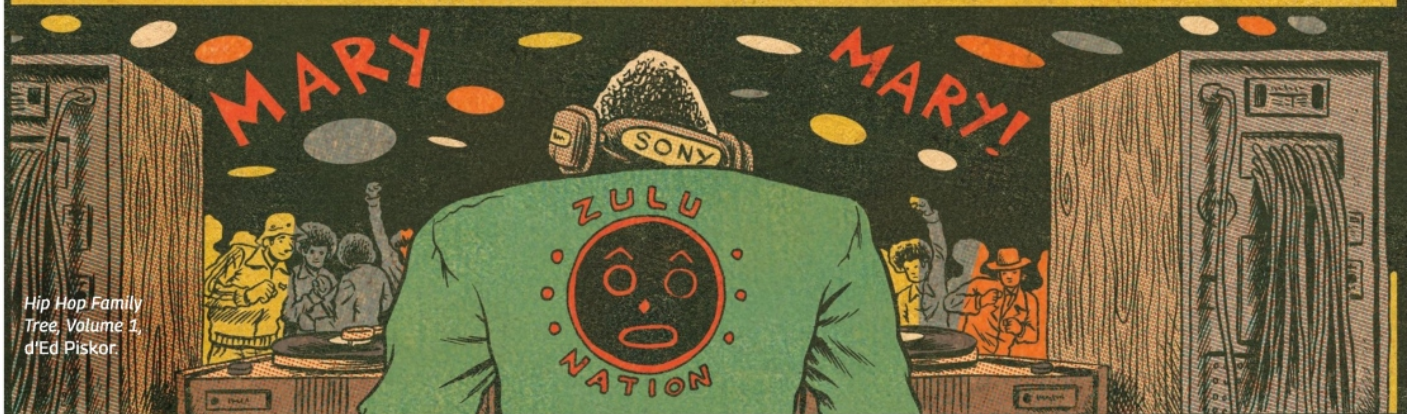


Le Chant
de la machine,
de Mathias
Cousin et
David Blot.

À L'ÉPOQUE, D'INNOMBRABLES GANGS SÉVISSENT DANS LES RUES DU BRONX. BAMBAATAA EST LE CHEF REDOUTÉ DU PLUS IMPORTANT D'ENTRE EUX.



MAIS TRÈS TÔT, IL PERÇOIT LES "QUATRE ÉLÉMENTS" DU HIP-HOP (BREAKDANCE, MC, DJ, GRAFF) COMME DES OUTILS POUR CANALISER LA VIOLENCE, ET GUIDE SES ADEPTES DANS CETTE VOIE.



Hip Hop Family
Tree, Volume 1,
d'Ed Piskor.

SPÉCIAL BD

DANCE MACHINE

Alors que sort un comics sur la naissance du hip-hop, Allia réédite *Le Chant de la machine*, la meilleure BD jamais faite sur la house music. Deux raisons majeures de sortir ce soir.

Par Philippe AZOURY et Joseph GHOSN

C'était au début des années 2000. Le journaliste David Blot et le dessinateur Mathias Cousin venaient de consacrer quinze ans de leur existence à la musique : d'abord la pop des Smiths et de New Order (B.O. de leurs années lycée) avant de recevoir, au début des 90's, la décharge d'une dance music qui s'est mise à électriser leur quotidien : premières raves, premières soirées house clandestines, premières chasses aux vinyles importés de Chicago, Detroit, New York ou Londres par quelques magasins défricheurs (Rough Trade, BPM...). Leur passion délirante est devenue, entre 2001 et 2004, une bande dessinée en deux volumes au titre impossible à dépasser question poésie et exactitude du ressenti : *Le Chant de la machine*. Soit 220 pages qui disent trois décennies de la musique électronique sous ses mille ramifications, et comment elle a redessiné le mode de vie de quelques illuminés partout dans le monde. Ce que Blot et Cousin ont fait relève à la fois du journalisme (renseigné, vivant, anglé), de la critique (goût imparable) et du grand récit historique (à Paris, on ne savait rien sur la façon dont la house se raccordait à la disco, à la new wave, à la pop, au hip-hop ou au kraut robotique de Kraftwerk). Qui mieux qu'eux a pointé l'enchaînement de toutes les facettes de cette musique ? Qui a raconté les clubs ? Personne. Ils l'ont fait avec la grâce et l'innocence. Chaque récit inventait un moyen de faire l'histoire sans raser, sortant du placard à balais un personnage réel, pas forcément le plus connu (et pris tout à coup d'une pressante envie de danser), un lieu dans le monde, le croquant sous un trait (vif, hachuré, nerveux : jeune). L'érudition sans la cuistrerie. La passion

de la musique sans jamais oublier la danse. On lisait, on avait envie de sortir. Le tome 1 revendiquait un modèle : ce que le grand dessinateur américain Robert Crumb avait fait pour les musiciens oubliés du blues. Le tome 2 enfonce le clou : le trait est plus libre, plus fou, parfois abstrait. Soudain surgissent des personnages inventés de toutes pièces (dont un DJ français qui est une addition de tous ceux que Blot voyait passer à Nova ou dans les soirées Respect qu'il coorganisait au Queen, rendez-vous hebdomadaire d'une French Touch qui explosait en même temps que la BD s'écrivait). Il n'y a jamais eu de tome 3. Mathias Cousin disparaîtra quelques jours après avoir dessiné la dernière planche du tome 2. Nos larmes et la machine. *Le Chant...* était devenu introuvable. Les éditions Allia ont décidé de le rééditer en un volume, avec des bonus et une préface des Daft Punk, plus robots que jamais. Bon timing : il paraît que les gens de 18 ans sortent plus que jamais en France et ont soif d'apprendre. Chez Allia, *Le Chant...* a rejoint la Pléiade de la littérature musicale, entre *Please Kill Me* (l'histoire orale du punk) et *Lipstick Traces* (le livre somme de Greil Marcus sur les liens entre punk et situationnisme). Il y a toute sa place : c'est une petite merveille. Tout simplement. L'Américain Ed Piskor a-t-il lu Blot et Cousin ? Il a en tout cas lu Crumb, et son trait lui doit aussi beaucoup. Son livre *Hip Hop Family Tree* fonctionne comme *Le Chant de la machine* : un récit en voix off, plutôt objectif et distancé, qui accompagne des dessins cherchant à illustrer ce qui s'est déroulé à New York autour des années 70 et 80, lorsque les crews des quartiers inventaient le hip-hop. Comme Blot et Cousin, Piskor n'a pas vécu le tiers de ce qu'il dessine, et cela lui donne de la distance. Sans doute aussi un peu de froideur. Son projet et celui des Français mixent fétichisation des icônes, insistance sur la façon dont la musique passe dans le public, ce qu'elle produit chez ses auditeurs, et la manière dont elle se déploie socialement. On y voit la façon dont un disque peut changer le cours de l'histoire. Piskor en est à son premier volume, édité en France par une maison naissante. On a hâte de lire la suite. ●

LE CHANT DE LA MACHINE de Mathias Cousin et David Blot (Allia, 224 pages).

HIP HOP FAMILY TREE VOLUME 1, 1970'S-1981 d'Ed Piskor (Papa Guédé, 112 pages).